

Léo Gantelet

En si bon chemin...
vers Compostelle



Editions de l'Astronome



Messire Saint Jacques

Chapitre 1

J'irai à Compostelle

Vers quel horizon
vas-tu marcher pèlerin
en chemin si long

C'était une année froide et humide ; le soleil, jusque là, s'était montré discret et dans ses rares apparitions, bien peu généreux. Juillet qui venait d'arriver, nous apportait tout juste les premières chaleurs de l'été. Et brusquement je me sentais tout proche de ce grand départ que j'avais fixé dès octobre dernier, pour le 15 août.

Cela s'était passé au cours d'une conférence que d'anciens pèlerins avaient organisée dans la bibliothèque de ma ville. Au beau milieu de l'exposé, mû par je ne sais quelle irrésistible force, je m'étais tourné vers Christiane et lui avais déclaré à l'oreille : « dès que possible, je pars pour Compostelle ». À son tour elle s'était inclinée vers moi et m'avait adressé un sourire stupéfait et incrédule. En vérité il y avait de quoi avoir quelques doutes sur le sérieux d'une telle décision. Non seulement parce qu'elle était soudaine et semblait de ce fait, bien irréfléchie, mais surtout par ce qu'elle impliquait : j'aurais à parcourir, en partant de ma maison, car telle était l'hypothèse, près de 1900 kilomètres à pied pour arriver au terme du voyage.

Voilà ce que je devais accomplir, moi qui, à presque soixante ans, étais toujours resté réfractaire à tout esprit sportif et de compétition, et ne manquais jamais une occasion de rapporter ce mot de Churchill à qui un journaliste avait demandé un jour : « Quel est donc votre secret pour garder une telle forme ? ». Il avait répondu avec la conviction qui le caractérisait : « No sport ! » - « Pas de sport ! ».

J'aurais pu toutefois, me direz-vous, ne pas être sportif tout en pratiquant la marche à dose modérée. Eh bien non, même pas cela... J'avais d'ailleurs à mon actif un certain nombre d'expériences plutôt malheureuses de marches en montagne. Dans l'ensemble, il s'agissait de randonnées en groupe ; elles eurent tôt fait de m'enseigner que tout groupe, non constitué au départ, génère de façon spontanée son propre leader, lequel, dans la plupart des cas, n'a qu'une idée en tête : vous en mettre plein la vue et vous démontrer qu'il est le meilleur. Et sans l'avoir vu venir ni souhaité, vous voilà enrôlé comme simple fantassin dans une armée de fortune, obligé de marcher à un rythme qui n'est pas le vôtre, sous le commandement d'un chef autoproclamé qui, la plupart du temps, ne fait pas dans la nuance et n'a pas le moindre sens de l'écoute pour la conduite d'un groupe. Plusieurs fois j'avais dû m'élever avec force contre ce genre d'abus de pouvoir et même, un jour, j'avais quitté la partie pour manifester clairement mon mécontentement. Voilà où j'en étais en matière de marche à pied.

Bien entendu, Christiane n'ignorait rien de tout cela, elle qui était ma compagne, ma complice, ma moitié, celle avec qui je partageais tout depuis ce jour de 1964 où nous nous étions mariés dans la petite église de Seynod ; voilà pourquoi ma déclaration lui semblait, à juste titre, bien peu crédible. Cependant, cette décision, dont la soudaineté lui était apparue si singulière, relevait pour moi, malgré son étonnante spontanéité, d'une indiscutable logique. Je réalisais en effet qu'elle était l'aboutissement d'un long cheminement, le fruit

J'irai à Compostelle

d'une longue maturation qui avaient commencé quelque vingt et un ans plus tôt.

Depuis toujours, le nom de Compostelle était pour moi attaché à des images moyenâgeuses que j'affectionnais particulièrement. Cela avait à voir, par exemple, avec les églises romanes, les abbayes, les cloîtres, les cathédrales, tous ces monuments d'un lointain passé que j'avais si souvent visités et qui m'avaient enchanté tout au long de ma vie. Il faut dire que depuis toujours, j'avais vécu dans une ambiance catholique pure et dure. Mes parents, modestes cultivateurs à Seynod, près d'Annecy en Haute-Savoie, étaient l'un et l'autre bordés par quantité de cousins, d'oncles, de tantes, de frères et de sœurs qui, sous une forme ou sous une autre, avaient embrassé la vie religieuse ; ce qui m'avait valu, en tant que dernier rejeton d'une famille de six enfants, d'être désigné comme le futur ecclésiastique de la nouvelle génération, et par voie de conséquence, d'être envoyé dès l'âge de onze ans au petit séminaire. Ce n'est que par la suite et par hasard que, ayant faussé compagnie à ma famille pour ce qui était de mes projets d'avenir personnels, je devins informaticien. Voilà comment toutes ces choses religieuses m'étaient devenues si familières.

De même, Compostelle avait aussi à voir pour moi, avec la peinture médiévale, la statuaire religieuse, de pierre ou de bois polychrome, les parchemins enluminés, le chant grégorien, la chanson de geste, les légendes, et tout l'art de vivre de ce temps-là, quand le mystère, le merveilleux et le sacré imprégnaient le peuple dans ses gestes les plus quotidiens. Sans doute ne fallait-il pas chercher ailleurs les raisons qui, un jour de 1978, alors que j'étais immergé dans le rythme oppressant des affaires, m'avaient conduit à savourer ce merveilleux livre de Barret et Gurgan, *Priez pour nous à Compostelle*. Le destin qui parfois déconcerte dans sa façon d'agir, avait pris les traits de ma secrétaire. En effet, elle m'avait offert cet

ouvrage en cadeau de Noël. Avec cette étonnante dédicace : « Que Dieu vous garde sur les chemins de Compostelle et d'ailleurs ».

J'avais alors lu avec gourmandise les pérégrinations de ces deux auteurs et les témoignages qu'ils rapportaient de nombreux autres pèlerins ayant accompli le parcours depuis l'an 1000 jusqu'à nos jours. Ainsi, aux côtés de ces vaillants marcheurs, j'avais déjà fait, en pensée, le pèlerinage de Compostelle, j'avais mesuré le poids de leurs efforts, de leurs souffrances parfois, mais aussi l'intensité de leurs jubilations et de leurs extases. J'avais pris plaisir à côtoyer ces hommes du Moyen-Âge qui, partis des quatre coins de l'Europe, avec besace, calebasse, bourdon*, pèlerine et coquille, rustiquement équipés comme on pouvait l'être à cette époque, s'en étaient allés pour tenter de réparer leurs fautes, gagner des indulgences, et pourquoi pas, le paradis. Toutes choses qui ne s'obtenaient pas sans risque car très souvent, la route était inhospitalière, parcourue de faux pèlerins, détrousseurs et brigands, qui n'hésitaient pas à dépouiller le pauvre jacquet, quand ils ne le laissaient pas raide mort sur le bord du chemin.

Voici entre autres anecdotes, ce que rapporte ce pèlerin du XII^e siècle, Aimeri Picaud, dans son *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle* (ceci se passait dans les Landes) : « Bien des fois, après avoir reçu l'argent, les passeurs font monter une si grande troupe de pèlerins, que le bateau se retourne et que les pèlerins sont noyés ; et alors les bateliers se réjouissent méchamment après s'être emparés des dépouilles des morts ». Ou bien encore : « Les Navarrais impies et les Basques avaient coutume non seulement de dévaliser les pèlerins allant à Saint-Jacques, mais de les 'chevaucher' comme des ânes et de les faire périr ».

Soit dit en passant, ce livre rempli d'observations, de conseils et de recommandations de tous ordres à l'usage du pèlerin du Moyen-Âge est tout à fait passionnant, même si l'on ne peut que s'attendrir

* Bourdon : Le bâton du pèlerin (généralement en bois)

J'irai à Compostelle

et sourire devant la naïveté de son auteur et probablement de l'époque tout entière quand il y est question des coutumes et des croyances religieuses, notamment celles se rapportant aux reliques. Pour le reste, comme le disait un pèlerin d'aujourd'hui, c'est l'ancêtre du *Guide du Routard*.

Depuis ma décision, je m'étais donc mis à lire tout ce qui, traitant du chemin, me tombait sous la main, et peu à peu je m'étais senti très proche de ces grands voyageurs. J'étais même devenu l'ami de l'un d'eux, Jean de Tournai, natif des Flandres, qui pérégrinait vers l'an 1490 avec son confesseur. Cet homme me semblait avoir vécu comme personne l'expérience du chemin ; jovial, bon vivant, pétant de santé, grand amateur de belles choses et de bonne chère, prompt à saisir l'occasion de faire un festin, de goûter un bon vin, il était cependant soucieux du devenir de son âme et attentif au sacré.

Donc, j'avais vécu tout cela, mais en pensée seulement.

Mais qu'allais-je donc chercher dans cette longue aventure ? Quelles raisons impérieuses me poussaient à partir pendant près de trois mois, seul, sur des chemins de cailloux, de terre, de poussière et de boue, sous un soleil implacable ou sous l'orage glacé ? J'étais incapable de répondre d'une manière satisfaisante à cette question ; et bientôt, je me rendis compte que tous ceux qui avaient fait le pèlerinage et que j'avais soit lus soit rencontrés, parlaient de cette même incapacité à identifier le pourquoi de leur démarche. À cette interrogation, je n'avais à opposer qu'une liste de quelques mots tels que aventure, solitude, retour sur soi, méditation, dénuement, vérité, authenticité, quête spirituelle, refus de la routine, dépassement, lâcher-prise... On remarquera que, fidèle à ma doctrine, il n'y fut jamais question de performance ! Par contre l'idée de lenteur à opposer une bonne fois à la vitesse, cette tyrannique et absurde valeur à laquelle nous vouons un culte exorbitant, m'enchantait totalement.

Le pèlerin du Moyen-Âge, dans sa naïveté religieuse, avait, lui, des objectifs clairs et précis : plus il touchait de reliques, plus il priait en marchant, plus il souffrait, et plus il gagnait d'indulgences et pouvait espérer le paradis. Et moi, pauvre occidental dubitatif de cette fin de millénaire, devenu sceptique à force de rationalisme et de technologie, et pourtant nourri par des siècles d'authentique foi chrétienne, je devais me contenter de ces quelques vocables auxquels je m'efforçais de prêter des pouvoirs magiques.

Je compris alors que la seule attitude valable que je puisse adopter était celle de l'accueil inconditionnel. J'allais partir sur les routes de France, de Navarre et d'Espagne et j'ignorais, pour la première fois de mon existence, la plus grande partie de ce qui allait m'arriver. J'allais entrer dans un monde inconnu, au regard duquel, à l'exception de quelques grandes lignes telles que l'itinéraire et la durée approximative, toute prévision était illusoire. Pour une fois je lâcherai tout contrôle sur les événements et je tacherai de les recevoir avec la plus grande simplicité et de m'adapter à leurs exigences. Attitude nouvelle qui, pensais-je, était propre à laisser s'épanouir les dons de la vie, attitude inédite du lâcher-prise qui, selon les dires de mes aînés, transformerait bientôt le marcheur en pèlerin et le pèlerin en homme libre. Voilà les pensées qui animaient le futur jacquet à quelques semaines de son départ sous ce chaud soleil de juillet.

À partir de là, les jours se mirent à défiler à une vitesse vertigineuse et chacun me poussait un peu plus avant vers la réalité de cette expérience qui me prenait corps et âme ; qui s'emparait de mon corps et de mon âme, comme un train dans lequel j'aurais accepté d'être jeté pour une longue traversée, acceptant du même coup de connaître les sensations physiques du voyage ferroviaire et l'esprit du compartiment.

Mais la question « pourquoi ? » ne cessait de revenir. Je savais bien que les réponses que j'avais esquissées jusqu'ici n'étaient pas de

J'irai à Compostelle

vraies réponses. Bien que la sagesse eût voulu que j'en reste là, que j'abandonne toute recherche sur ce point et que je commence vraiment à lâcher prise, je ne parvenais pas à m'en contenter. Cette attitude eut l'intérêt - ou l'inutilité - de faire surgir de mon esprit de nouvelles idées qui, sans être vraiment éloignées des premières, venaient renforcer mon arsenal rationnel d'occidental. Je commençais à penser qu'une de mes bonnes raisons était peut-être la recherche du beau, ou plutôt son corollaire : l'évitement du laid.

J'aimais à concevoir qu'il y avait dans le monde plus de beau que de laid ; je voyais le premier sur un mode global, au singulier, comme une grande et belle nappe brodée et le second, au pluriel, comme des taches innombrables. Cette considération de la laideur à éviter me convenait assez bien. Je ne savais dire si le monde était considéré comme beau par la majorité des humains ; sans doute y avait-il de grandes disparités et cela dépendait-il de l'expérience personnelle de chacun, de son aptitude à l'émotion, de sa vision. En tout cas, pour moi, il l'était, beau, le monde ! Et il l'est toujours ! Indiscutablement ! Infiniment ! Comment ne pas s'émerveiller de tout ce qui nous environne, la nature, le cosmos, un arbre, une fourmi, une feuille vibrant sous le vent, un corps, un esprit humain, certaines œuvres des hommes... Il suffit d'ouvrir les yeux, les oreilles et tous ses sens pour voir, entendre et sentir la beauté du monde.

Mais aussi bien, comment ne pas en voir les laideurs ? Elles aussi sont omniprésentes. Pas besoin de relire l'histoire de France ; d'ailleurs pour s'en convaincre, il suffit de regarder autour de soi. La nature elle-même a ses laideurs ; elle n'est pas avare de violence ni de cruauté : les cyclones, qui certes ont un côté grandiose dans leur force indomptable, mais qui dévastent tout, les cruautés ordinaires qui condamnent le petit à être dévoré par le gros, le faible tué par le fort ; encore s'agit-il là des nécessités de la chaîne alimentaire. Et que dire des innombrables laideurs créées de toutes pièces par l'homme ? Violence et cruauté qui, à n'en plus finir donnent ces « magnifiques »

guerres que notre siècle a su hisser vers des sommets avec leurs millions de morts. Encore est-il bien inutile d'aller voir si loin. La laideur est notre fidèle compagne. On la trouve dans notre entourage immédiat sous forme de maladie, de cancer, de sida, d'accident, sous forme d'injustice, d'hostilité, de trahison, de bêtise, d'ignorance... Et par-dessus tout, on la trouve en nous-mêmes, dans nos propres erreurs, nos colères, nos échecs, nos violences, nos fautes... Oui, la nappe brodée est décidément bien tachée. Quelle lessive ne faudrait-il pas trouver pour la remettre à neuf ?

Le sage prétend que le beau ne peut exister s'il n'y a pas le laid, comme le froid ne peut se concevoir sans le chaud, l'eau sans le feu, le blanc sans le noir ; et c'est sans doute vrai. Et pourtant, l'homme recherche toujours le bonheur, c'est-à-dire le beau sans le laid, le bon sans le mauvais ! Mission impossible, pensons-nous. Oui, mais pas totalement aurais-je envie de répondre, je dois pouvoir m'approcher de cet objectif.

C'est ainsi que j'en vins à penser, et la réalité me donnera raison par la suite, qu'en marchant vers Compostelle, j'aurai plus de beau que de laid. Bien sûr il y aurait la fatigue, les ampoules aux pieds, les intempéries, les contretemps, les erreurs de parcours, l'inconfort, etc... mais j'entrevois déjà la beauté de la nature, la liberté, la joie intérieure, l'amitié, la fraternité, la santé, la forme physique retrouvée, autant d'éléments que je classais sans hésiter dans la colonne du beau, au regard de laquelle celle du laid ne pèserait pas lourd. Je voyais bien la fragilité du pèlerin, les risques qu'il allait courir. Je savais que pour peu de choses, un faux pas, un rhume, une tendinite, l'aventure pouvait se transformer subitement en cauchemar mais je me refusais à l'envisager sous cet angle. Quoi qu'il en soit, j'allais me mettre en route et je pourrais bientôt savoir si mes suppositions étaient bonnes.

Je n'avais aucun doute sur mon départ ; il aurait lieu le 15 août prochain, et ma décision était irrévocable, sauf imprévu grave, évi-

J'irai à Compostelle

demment ; mais qu'en serait-il de mon arrivée à Saint-Jacques-de-Compostelle ? Elle était bien envisagée pour le milieu du mois de novembre, mais réussirai-je ? Je me disais bien que, s'il le fallait, je m'arrêterais là où une quelconque défaillance m'empêcherait de poursuivre, mais à la vérité, je n'avais guère envie d'explorer plus en détail ce genre d'hypothèse ; mon intention était évidemment d'aller jusqu'au bout.

Je partirais donc libre et confiant. Le seul objectif secondaire que je poursuivrais serait, chemin faisant, l'écriture d'un récit auquel le présent texte pourrait servir d'introduction. Mais même cela n'était pas certain. Cela arriverait peut-être, si les idées venaient d'elles-mêmes car en tout état de cause je me refuserais à me faire violence pour atteindre ce but.

Pour l'heure, je me contentai donc de clore le présent chapitre par la mention « à suivre... ». À laquelle, en futur pèlerin libre comme l'air, j'ajoutai : « peut-être... ».

Table des matières

En guise de prologue ou d'avant-dire par Henri Jarnier	7
I - Au Commencement	15
Chapitre 1 - J'irai à Compostelle	17
Ma décision, les circonstances - Considérations sur la marche, mes compétences en la matière - Pourquoi Compostelle ? - L'état d'esprit - Un livre, peut-être...	
Chapitre 2 - Préparatifs	27
À la recherche d'informations - <i>Quo Vadis</i> ? - Le choix du matériel - 130 objets dans le sac - Aller sur le léger - La préparation physique - La préparation mentale - Coïncidences	
Chapitre 3 - Départ - Premières étapes	45
Veillée d'armes - Première étape, Vallières - Deuxième étape, Serrières-en-Chautagne par le Chemin des Trois Mulets, sous la pluie - Henri, mon accompagnateur - Chanaz, première journée en solitaire - Le baptême du chemin Genève - Le Puy : <i>Via Gebennensis</i> - Rencontré Gaston - De Chanaz à Yenne, la Chautagne - La chapelle Saint-Romain - Sa majesté le Rhône	
II - La <i>Via Gebennensis</i> : Vers Le Puy-en-Velay	63
Chapitre 4 - Beauté et Solitude	65
Les chemins de Compostelle - La beauté omniprésente - Vingt km d'asphalte jusqu'à Saint-Genis-sur-Guiers - Vertus de la solitude - J'ai dépassé les 100 km - Les vertus du portable - L'art de voir	
Chapitre 5 - Balisage - Où l'on retrouve Henri	75
Henri le baliseur - Le logo Compostellien : petit chef-d'œuvre - Considérations sur la gloire posthume	
Chapitre 6 - Rencontres	81
Poésie bucolique - Le long soliloque de François - Messages sur le livre d'or	
Chapitre 7 - Ça marche...	91
Casse-croûte au bord de l'eau avec Gaston - Les coquilles com-	

postelliennes du château de Bresson - Soirée bénie à Saint-Romain-de-Surieu - Le pont de Chavanay, dernière vision du Rhône - 36° sur l'asphalte dans le Pilat - Au téléphone avec Christiane : pourquoi Compostelle ? - Les vertus du vide mental - Montée vers les Sétoux - Bonheur du chemin - Je retrouve François, l'idylle prend un tour inattendu

Chapitre 8 - Bientôt, Le Puy 101

Une journée de repos chez Michel et Éliane en Ardèche - Première séparation avec Gaston - La métamorphose de Gaston est commencée - Les délices du bon accueil ardèchois - Je reprends la route pour deux jours - Et j'arrive au Puy - Retrouvé Gaston - La verveine du Velay réjouit le cœur de deux pèlerins qui se retrouvent

III - La *Via Podiensis* : Le-Puy-en-Velay - Puente la Reina 107

Chapitre 9 - Un parfum de satisfaction 109

Un air de victoire : j'ai atteint Le Puy, 350 km de marche - La statue de la vierge, la cathédrale - Le vrai pèlerinage commence : la *Via Podiensis* - Un peu d'histoire - Jacques, frère de Jean et fils de Zébédée - Quel bonheur ! Dans la petite chapelle de Monbonnet - Gaston à un jour devant moi - Rencontre avec Birgit, l'Autrichienne - Saint-Privat-d'Allier, Saugue, La Roche - Téléphone de Gaston : gros problèmes de mouches à Aumont - Aubrac - Les bons choix de vie

Chapitre 10 - Sortilèges d'Aubrac 129

Chemin faisant, avec Birgit, le quart d'heure philosophique - L'Aubrac et ses envoûtements - L'Aubrac vu par l'abbé Deltour en 1892 - Histoire d'Adalard - *Errantes revoca* - Il y a pèlerinage et pèlerinage

Chapitre 11 - Sourires du Lot 141

Avant Espalion, l'église de Perse - Art roman et art gothique - Après Espalion, l'église de Besuéjoules - Estaing, Golin hac, Conques - Trésors de Conques - Journée de repos à Conques - Birgit me quitte - Rude montée depuis le pont sur le Dourdou -

La cloche de Sainte-Foy - Les lois d'airain du chemin -
Rencontre avec Thierry - Déjeuner sous un dolmen - L'erreur de
Cajarc - Causse toujours - Cahors et son pont Valentré - Mal à la
jambe

Chapitre 12 - Moissac et autres merveilles 157

Le cloître de Moissac - Contemplation du portail - Petit poème
sur le chemin : « Vers Santiago » - Une lampée d'armagnac de
1939 - Les petits plaisirs du pèlerin - Citoyen d'honneur
d'Auvillar - L'extraordinaire collégiale de La Romieu - Un appel
de Birgit depuis Vienne - Rencontre avec deux de mes sœurs à
Condom

Chapitre 13 - En vue, les Pyrénées 169

Une petite sculpture en forme de coquille avec la cire du
Babybel - Les amis du chemin : Pat, Jacques, Thierry - Gaston
est loin devant - Retour sur les grosses bulles d'émotion au Puy,
à Conques, à Moissac - Comme Achille, « immobile à grands
pas » - Bientôt la moitié du parcours - L'art du lâcher-prise -
Thierry dans tous ses états, nous l'aidons

Chapitre 14 - À mi-chemin 179

Sur un panneau : « Santiago 924 km » ; exacte moitié de mon
chemin - Un jour de farniente à Arzac-Araziguët - Rencontre
avec Marie Line la Québécoise, Stefan le marcheur fou de
Zurich et Alain l'écrivain - Une nuit chez le curé de Navarrenx -
Sur les traces de mon oncle, Monseigneur Terrier, autrefois évê-
que de Bayonne - Ostabat en Pays Basque - À tout moment, je
rencontre Pat - À Saint-Jean-Pied-de-Port, je retrouve Gaston
après cinq semaines - La montée de Roncevaux - L'accueil pitto-
resque du maire de Larrasoaña - Pampelune - Les éoliennes et la
grande sculpture de la Sierra del Perdon

IV - Le Camino Francés : Puente la Reina - Santiago de Compostela 205

Chapitre 15 - De Navarre en Rioja 207

Souvenirs d'espagnol (la langue) - Verre de rouge à Irache - *Doce
cascabeles...*, vieille rengaine espagnole pour duo dingue - Le

ronfleur mal embouché - Il y a deux mois que je marche -
 Considérations sur les trois chemins : *Camino Francés*, *Via Podiensis*, *Via Gebennensis* - Le pendu dépendu - Air d'harmonica à Granon - « Suerte » ou « Bonne Chance » - Nuit agitée à Belorado - San Juan de Ortega - Gaston est malade, malade... - Deux nuits à Burgos

Chapitre 16 - Dans la Castille, infiniment... 225

Austère meseta - 38 km dans la journée, Mansilla de las Mulas - Arrivée à León - Divine lumière dans la cathédrale - Deux nuits dans un palace, le San Marcos - Le chevalier fou de Hospital de Orbigo - Rabanal del Camino

Chapitre 17 - De Bierzo en Galice 233

La Croix de fer et le petit caillou - Tempête à Molinaseca - La montée du Cebreiro - La pierre à chaux de Triacastella - La ville engloutie de Portomarin - Une borne tous les 500 mètres - Les différentes manières de marcher - Sur le point d'arriver, le jour de ma fête - Lavacolla, la propreté absolue - Enfin, Compostelle - Le Portique de la Gloire - Grand jeu dans la cathédrale - Embrassé Saint Jacques en chantant victoire - On retrouve les amis du chemin - Visite à Finistère

V - Et après... 249

Chapitre 18 - Retour au connu 251

D'un coup d'aile, Genève - La lettre de Jean et ma réponse - *Homo Compostellus* - Quatre mois plus tard, réunion de pèlerins vers Saint-Étienne - L'aveu aux péronelles - Elle avait bel et bien trouvé mes petites coquilles de cire rouge, Manola - Le chemin continue, à l'intérieur...

Chapitre 19 - La *Via Rhodana* 259

L'entrée en Chemin - Le vif du sujet - Quand soufflait l'Esprit - Petite et grande histoire - Épreuve et sympathie - Arles à portée de main

VI - Le vade mecum du pèlerin 291